3 1761 04202 9272

Aude, Joseph
Elisabeth

PQ
2154
A35E5

ÉLISABETH,

OU

L'HÉROISME FILIAL,

MÉLODRAME,

EN TROIS ACTES, EN PROSE;

PAR MM. AUDE ET THURING.

Musique de M. LANUSSE.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaieté, le 20 octobre 1806.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, derrière le théâtre Français, nº. 51.

1806.

PQ
2154
A35E5

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Comte URLOFF, Gouverneur de Moscou.	M. *Lafargue.*
STANISLAS SOBIESKI, exilé.	M. *St.-Jules.*
ALEXIS, fils du Comte.	M. *Marty.*
ÉLISABETH, fille de Stanislas.	Mlle. *Planté.*
PÉTRUSKO, aubergiste.	M. *Ribié.*
POLOSKY, officier du Comte.	M. *Camel.*
CATHERINE, femme de Pétrusko.	Mme. *Joigny.*
NICOLAS, valet de Pétrusko.	M. *Duménis.*
MARIE, fille d'auberge.	Mlle. *Leblanc.*
L'EMPEREUR.	M. *Ferdinand.*
UN SERGENT.	M. *Genest.*
Soldats.	
Danseurs.	

La scène se passe à deux lieues de Moscou.

Avis aux Directeurs des Départemens.

Cette pièce, quoique Mélodrame, peut être représentée sans frais sur les théâtres secondaires. Un site agreste peut suppléer la belle décoration de neige qu'offre, à Paris, le premier acte. L'affluence que cet ouvrage attire peut convaincre que son intérêt puissant est en lui même. Nous invitons néanmoins les grands théâtres à se servir de leurs moyens pour la mise de ce Mélodrame.

ÉLISABETH,

OU

L'HÉROISME FILIAL.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place publique, dans un bourg voisin de Moscou; des maisons couvertes de neige. Une hôtellerie à la gauche, portant pour enseigne, A la Providence.

SCENE PREMIERE.

NICOLAS, MARIE.

NICOLAS.

Foi de Nicolas, mademoiselle Marie, je n'ai jamais vu M. Pétrusko, qu'est mon parrain, faire, de son auberge, la maison de tout le monde, comme aujourd'hui.

MARIE.

Depuis que cette malheureuse fille est arrivée...

NICOLAS.

Il boit, il chante, il pleure; on dirait qu'il n'a des yeux que pour Elisabeth. Sa famille, ses affaires ne sont plus rien; il donne son bien à manger au monde, à tous les passans. Cette étrangère lui a jeté un sort, ça n'est pas possible autrement.

MARIE.

C'est un fille bien respectable.

NICOLAS.

Elle vous a tout conté, à vous. D'où ça sort-il?... Elle est avenante, si vous voulez, douce, polie; mais je lui trouve le front rembruni, et l'œil en-dessous.

MARIE.

Ah! si tu savais tous ses chagrins.

NICOLAS.

Si vous me les contiez... Voici nos villageois qui s'assemblent pour aller aux fêtes du couronnement... (*Ballet.*) Mais, chût, voilà mon parrain. (*M.*)

SCENE II.

LES PRÉ ÉDENS, PETRUSKO, CATHERINE, Habitans.

PÉTRUSKO.

Allons, mes amis, ce beau jour et le bon vin vont faire fondre les glaces... Que fais-tu là, toi ?

NICOLAS.

Mon parrain, j'étais venu pour voir...

PÉTRUSKO.

Va voir ton ouvrage. (*Nicolas rentre.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, excepté NICOLAS et MARIE.

PÉTRUSKO.

Mes amis, nous danserons ce soir; nous boirons à gogo; gala pendant trois jours Vous voyez mon enseigne: *A la Providence!* elle nous fournira tout. Mon auberge, ma cave, mon cœur, tout ce que j'ai est à vous pendant les fêtes du couronnement : n'est-il pas vrai, ma chère Catherine.

CATHERINE.

Oui, mon ami; mais tu sais qu'une affaire importante...

PÉTRUSKO.

Chût! veux-tu te taire.

UN HABITANT.

Au revoir, Pétrusko.

PÉTRUSKO.

A ce soir, les tonneaux, les illuminations, la bonne chère; oh! ça fera un fier coup-d'œil. Nous ne sommes que des pauvres villageois d'un pauvre bourg à deux lieues de Moscou; si cette capitale nous surpasse en magnificence, pour les fêtes, nous la surpasserons en gaîté. Adieu, mes bons amis, à tantôt.

SCENE IV.

PÉTRUSKO, CATHERINE.

PÉTRUSKO.

Quel air, femme ? qu'as-tu donc ?

CATHERINE.

Peux-tu me le demander, quand cette infortunée ?...

PÉTRUSKO.

Silence !... Mais, non ; tu peux parler, nous sommes seuls.

CATHERINE.

Quand cette jeune étrangère gémit et se cache dans un coin de notre habitation, peux-tu te livrer au plaisir ?

PÉTRUSKO.

Oui ; au plaisir que ces jours de fête préparent, comme au bonheur de servir une infortunée qui m'attendrit autant qu'elle t'intéresse toi-même ; nous lui devons nos soins, l'hospitalité, nos secours, et surtout le secret Ma femme, après les confidences terribles qu'elle nous a faites, je te recommande...

CATHERINE.

As-tu besoin de me le dire ?

PÉTRUSKO.

Ce n'est pas une fille ordinaire ; c'est une créature céleste, un ange... Quel dévouement ! quelle piété filiale !

CATHERINE.

Ce n'est que d'hier que le hasard, son abandon, l'a fait arriver à l'auberge de la Providence, et je l'aime comme ma fille.

PÉTRUSKO.

Nous ne sommes pas assez heureux pour en avoir une comme celle-là !... Se sacrifier à son père ! venir du fond de la Sybérie pour solliciter sa grace et le terme de son exil ! partir sans secours, sans appui ! à son âge ! une route de deux saisons ! se mettre en marche au milieu de l'année ; arriver dans l'affreux hiver ; faible, défaillante, et toujours courageuse ! Huit cents lieues, et dix-huit ans ! . . . Je n'y comprends rien, moi !. . . Braver les glaçons, les torrens, les animaux féroces ! traverser les monts, les bois, les déserts !... O généreux enfant ! être surnaturel ! les hommes te doivent des secours, et le ciel son appui !

CATHERINE.

Et tout cela, pour tirer de l'exil son vieux père !

PÉTRUSKO.

Condamné à perpetuité.

SCNEE V.

LES PRÉCÉDENS, MARIE.

PÉTRUSKO.

Hé bien, la pauvre voyageuse ? l'incomparable Elisabeth ? est-elle reposée de ses fatigues ? a-t-elle dormi ?

MARIE.

Oui ; mais quel sommeil ! toujours agité, toujours interrompu par des terreurs et par des larmes.

CATHERINE.

Pauvre enfant !

MARIE.

Elle vient vous remercier.

PETRUSKO.

C'est nous qui lui devons des graces.

MARIE.

Elle veut reprendre sa route pour Moscou.

CATHERINE.

Déjà ?

PÉTRUSKO.

Faible et souffrante comme elle est ?

MARIE.

Elle veut profiter du reste du jour.

PÉTRUSKO.

La voici.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, ÉLISABETH.

PÉTRUSKO.

Pourquoi partir si-tôt, si faible encore ?

ÉLISABETH.

Mon père gémit dans les glaces de Saïnka, non loin des marais de Tobolsk, dans les antres de Sybérie ; je vous l'ai dit : il souffre, il me cherche, il m'appelle, et je ne suis pas encore à Moscou ; je n'ai pas demandé sa grâce ; je ne suis pas aux pieds de l'Empereur ; l'infortuné n'est pas encore délivré, et je suis sa fille !

PÉTRUSKO.

Comment voulez-vous entreprendre la route de Moscou, dans la situation où vous êtes ?

ÉLISABETH.

Ah ! je n'en suis plus qu'à deux lieues, et l'immensité me sépare de mon père.

PÉTRUSKO.

Attendez encore quelques jours, le passage du fleuve n'est pas sans dangers.

ÉLISABETH.

J'en ai bravé de plus grands, Dieu m'a secouru. Les landes, les rocs escarpés, les déserts n'ont pas effrayé mon courage ; j'ai tout souffert, et je vis encore, et mon père captif expire à Saïnka. Je pars.

PÉTRUSKO.

Quel courage ! grands dieux !

ÉLISABETH.

Ah ! monsieur, ce n'est point une route affreuse, l'horreur des frimats, les tourmens de la faim qu'il faut déplorer ; les plus douloureux, les plus terribles, pour Elisabeth, furent son départ, ses adieux : ma mère venait d'expirer, et je laissais un père dans les fers. Je voulais les briser ; je l'avais résolu ; je voulais fuir... il était là... Je le vois encore : ses sanglots arrêtaient mes pas, il m'enchaînait de ses bras paternels. Je le conjure, je le presse ; je le rends à la vie, mais non a mes desseins : il fallut différer d'un jour. Inébranlable pour son salut, je recommande ce vieillard respectable aux soins de l'hermite, de son vénérable ami ; l'ombre de la nuit me favorise, je quitte Tobolsk, Saïnka ; je cours, j'erre dans les déserts. Le ciel m'inspire. Chaque instant, chaque pas m'approche de sa délivrance ; j'implore un Dieu protecteur, il me donne des forces, il me guide. Huit mois de souffrances ne sont plus rien; les frontières de la Russie frappent mes regards ; je les vois ; je suis près de Moscou. Epuisée de fatigue, j'allais succomber; je vous trouve ; vous m'accueillez, vous me rendez à la vie! Ah ! comment reconnaître vos soins, votre généreuse pitié ! mes yeux, desséchés par les larmes, ne peuvent plus en répandre; mais mon âme, toute entière à la reconnaissance, n'oublira jamais qu'elle vous doit l'espoir du terme de mes maux, l'augure du bonheur, la délivrance de mon père, et la fin de nos calamités.

PÉTRUSKO.

Que de souffrances! ô cher enfant!

CATHERINE.

Pas d'imprudence. Si vous voulez partir, écoutez-moi, écoutez mon mari : les chemins sont affreux ; dans peu la Néva sera navigable ; restez avec nous quinze jours seulement.

ÉLISABETH.

Quinze siècles !... Et mon père meurt, et l'Empereur est couronné demain.

PÉTRUSKO.

L'Empereur passera par ce bourg pour ce rendre à son palais d'Irzam... Attendez.

ÉLISABETH.

Non ; c'est le jour de son couronnement, c'est aux pieds du trône que mes larmes doivent couler ; c'est demain que mon père est libre, ou qu'Elisabeth a vécu. Cœurs généreux, mortels hospitaliers, vous avez accueilli, soulagé ma misère ! dédaigné, et si souvent repoussée dans une longue route ; mais adoucie quelquefois par des êtres compatissans comme vous...

(*montrant deux pièces.*) Voilà ce qui me reste des dons de la pi ié, dans mon douloureux voyage ; Dieu me l'a conservé pour payer vos bienfaits.

PÉTRUSKO.

Laissez donc ! laissez donc !

ÉLISABETH.

C'est bien peu pour tant de soins.

PÉTRUSKO.

Ma femme, ne reçois rien, au moins.

CATHERINE.

As-tu besoin de me le recommander ! à peine a-t-elle de quoi achever sa route ! Pauvre créature !

ÉLISABETH.

Monsieur !

PÉTKUSKO.

Gardez, gardez, nous sommes payés. Ne soyez pas humiliée, au moins ; c'est nous, nous seuls, qui devrions l'être : car nous n'avons pas mérité le bonheur de vous secourir ; mais, ventrebleu, nous le mériterons. Si vons voulez à tonte force partir pour Moscou, je vous accompagne, je ne vous quitte pas ; nous irons ensemble, et si vous traversez la Néva, ce ne sera, morbleu, que sur mes épaules.

CATHERINE.

Pétrusko ! mon cher Pétrusko !

ÉLISABETH.

O providence !

PÉTRUSKO.

Tenez, pardon, je ne suis qu'un pauvre diable d'aubergiste; mais j'ai de ça. Voulez-vous que je vous serve de père en attendant que le vôtre vous soit rendu ?

ÉLISABETH.

Brave homme !

PÉTRUSKO.

Partez-vous décidément pour Moscou ?

ÉLISABETH.

Tout retard m'est impossible.

PÉTRUSKO.

C'est entendu, c'est dit... Femme, mon paquet, deux chemises, mon bonnet de poil, mes guêtres de peau de rhenne, et quatre roubles dans le sachet.

CATHERIRE.

C'est la première fois que je me sépare de toi sans regret.

PÉTRUSKO.

En ce cas, va donc vîte, et ne bavarde plus.

SCENE VII.

PÉTRUSKO, ÉLISABETH.

ÉLISABETH.

Mais, comment ai-je mérité ?...

PÉTRUSKO.

Tout.

ÉLISABETH.

Abandonner votre maison ?...

PÉTRUSKO.

Rien.

ÉLISABETH.

Vos affaires ?...

PÉTRUSKO.

Ce sont les vôtres !.. Occupons-nous de vous. Dites-moi, là, franchement, avez-vous bonne espérance pour la grâce ?... votre père a-t-il des amis ?

ÉLISABETH.

Il en avait aux jours de sa prospérité, ils l'ont abandonné dans son malheur.

PÉTRUSKO.

C'est la coutume.

ÉLISABETH.

Un seul lui est resté ; il a voulu le suivre, partager son exil.

PÉTRUSKO.

Il devait peut-être sa fortune à votre père ?...

ÉLISABETH.

C'est un pauvre hermite.

PÉTRUSKO.

C'est un brave homme !... Mais je vous parle d'un protecteur qui puisse vous servir, vous conduire auprès de l'Empereur : car il en faut.

ÉLISABETH.

J'en aurais un bien précieux ; il a adouci la captivité de mon père à Tobolsk, pendant son séjour à Saïnka ; il doit être à Moscou dans cette circonstance.

PETRUSKO.

Comment le nommez-vous ?

ÉLISABETH.

Le plus digne, le plus généreux des mortels, le colonel Alexis.

PÉTRUSKO.

Le fils du comte Urloff ! du gouverneur de Moscou !

ÉLISABETH.

Urloff ! le persécuteur de Stanislas !... Oh ! qu'Alexis est différent de son père !

PÉTRUSKO.

C'est l'homme le plus intraitable que je connaisse.

ÉLISABETH.

Alexis, fils du comte Urloff... il nous l'avait caché !

PÉTRUSKO.

Ce comte Urloff, la fatalité nous l'a amené aujourd'hui dans cette contrée; les plaisirs de la chasse l'occupent. (*Son du cor.*) Tenez, entendez-vous les cors ?... (*Son du cor.*) Le voilà, c'est lui-même.

ÉLISABETH.

Oh ! rentrons... rentrons, mon généreux protecteur !

PÉTRUSKO.

Oui, rentrons, évitons sa présence.

SCENE VIII.

URLOFF, POLOSKI.

URLOFF.

Oui, Polosky ; cette lettre, que m'écrit le gouverneur de Cazan, m'annonce, d'une manière positive, que l'exilé Stanislas Sobiesky, qui a disparu de la Sybérie en même tems que sa fille Elisabeth, et que l'on cherchait inutilement depuis l'instant de sa fuite, a été manqué d'une heure seulement dans la ville de Saback ; qu'à Pasloff, il a encore échappé aux soldats qui suivaient ses traces. Elle m'apprend qu'un hermite l'accompagne. Un avis particulier, qui m'arrive à l'instant, m'informe qu'ils ont été vus à quelques lieues d'ici, dirigeant leurs pas vers ces montagnes. Puis-je compter sur le brave major Polosky.

POLOSKY

Simple soldat, lorsque vous eûtes la bonté de vous intéresser à mon sort ; je vous dois mon avancement, ma fortune, le grade auquel j'ai été élevé ; mon sang, ma vie est à mon bienfaiteur.

URLOFF.

Stanislas est mon ennemi : la Pologne l'a vue naître. Après le partage de ce royaume, il parut en Russie ; le czar, trompé par ses fausses vertus, lui accorda sa faveur. J'étais alors en Livonie. Je ne connaissais pas cet ambitieux étranger ; je ne l'ai jamais vu ; il fut cependant mon plus mortel ennemi. Il voulut me perdre ; je sus le prévenir. Une révolte venait d'éclater à Varsovie ; il fut accusé d'en être l'instigateur : ces

bruits servirent ma vengeance ; il fut exilé en Sybérie. Débarrassé de ce rival dangereux, mon crédit n'eut plus de bornes ; vous savez ce que je puis pour ceux qui me servent avec fidélité. Le tems n'a fait qu'accroître ma haine ; son évasion me fournit les moyens de la satisfaire. Voulez-vous me seconder ?

POLOSKY.

Je vous suis dévoué ; ordonnez.

URLOFF.

Voilà le signalement du traître Sobieski ; qu'il soit affiché, publié partout ; malheur à qui donnera asile au coupable. Mes agens, mes gardes, sont à votre disposition ; faites des perquisitions chez tous les habitans de ce village. Voici une hôtellerie, elle est seule sur la route. Interrogez tous les gens de la maison. (*Polosky va frapper à la porte.*)

PÉTRUSKO, *dans l'intérieur.*

On y a, on y va.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, PÉTRUSKO.

PÉTRUSKO.

Que demandez-vous ? qu'y a-t-il pour votre service ?... (*Appercevant Urloff.*) Monseigneur !

POLOSKY.

As-tu quelqu'un chez toi ?

PÉTRUSKO.

Oui, ma femme et mes domestiques.

POLOSKY.

Tu n'as aucun voyageur ?

PÉTRUSKO.

Aucun. (*à part.*) Pourquoi ces questions ?

POLOSKY

Tu n'as pas vu passer un viellard, accompagné d'un hermite ?

PÉTRUSKO.

Un vieillard !... un hermite !... Non.

POLOSKY.

Une jeune fille ?

PÉTRUSKO, *à part.*

Ciel ! Elisabeth ! (*haut.*) Je n'ai vu personne. (*à part.*) Elle m'attend à la porte du jardin.

POLOSKY.

Je vais m'en assurer... Viens, suis moi.

PÉTRUSKO, *à part.*

Dieu ! protège cet infortunée ! (*ils rentrent.*)

SCENE X.

URLOFF, ALEXIS, quelques Piqueurs.

URLOFF.

Eh bien, mon fils?

ALEXIS.

Vos ordres sont exécutés, les postes établis.

URLOFF.

Le traître ne peut m'échapper.

ALEXIS.

C'est un infortuné qui a brisé ses chaines, un vieillard, un père!

URLOFF.

C'est votre ennemi, le mien, celui de l'état. C'est le sang de Sobiesky; c'est le rébelle Stanislas.

ALEXIS, *à part.*

Le père d'Elisabeth!

URLOFF.

Que veulent dire ces regards, cet air morne, ces mots entrecoupés?

ALEXIS.

Un sentiment d'humanité...

URLOFF.

Fort bien; mais l'humanité doit se taire devant l'intérêt de l'état.

ALEXIS, *à part.*

Dissimulons. (*haut.*) Vos désirs sont les miens... Je n'excuse pas les coupables.

URLOFF.

Donnez m'en la preuve en me secondant. Héritier de mon sang, vous devez l'être de ma haine. Vous avez vu, connu Stanislas à Saïnka, dans son exil; il ne peut se soustraire à vos regards.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, POLOSKY.

POLOSKY.

J'ai vainement cherché; je n'ai rien trouvé.

URLOFF.

Il suffit... Je vous suis. Ici le rendez-vous; vous m'y attendrez. . Faites publier la proclamation.

(*Les chasseurs descendent On entend un coup de fusil. Pétrusko entraîne Élisabeth sur les montagnes. Ils sortent tous.*)

SCENE XII.

ALEXIS.

Quelle situation! Stanislas est proscrit. On le poursuit. Mon père a juré sa perte. J'adore, j'idolâtre Élisabeth, et l'on veut me contraindre... Ah! plutôt mourir. Je vois encore cet ange de bonté, au moment où elle me fit confidence du sublime projet qu'elle avait formé de sauver son père. J'en fus effrayé moi-même; je voulus le combattre; mais avec quel héroisme elle me répondit: mon père est ma seule pensée, son amour mon unique bien, son bonheur le but de ma vie entière. Il est malheureux, Dieu m'appelle à le secourir. Oui, je veux aller à Moscou demander sa grace. Alexis, je ne pourrais vous dire depuis quel tems cette pensée m'occupe; il me semble que je l'ai reçue avec la vie, elle est la première dont je me souvienne, elle ne m'a jamais quittée; je m'endors, je m'éveille, je respire avec elle: c'est elle qui m'inspire le courage de ne craindre ni la fatigue ni la misère. C'est elle qui me ferait désobéir à mon père, s'il m'ordonnait de ne pas partir; mais il y a huit cents lieues, lui dis-je! qu'importe? indiquez moi mon chemin, les villes que je traverserai, les maisons hospitalières qui recueilleront ma misère, le moyen le plus sûr de faire passer ma requête à l'Empereur. Je voulus lui parler de mon amour; mais son père l'occupait toute entière. Souvenez-vous, lui dis-je, en me prosternant devant elle, qu'Alexis vous vit, vous aimât, dans les déserts de la Sybérie, et qu'il eût préféré y vivre obscur et pauvre avec Élisabeth, fille d'un exilé, à toute la gloire que le monde entier pourrait lui offrir. Oui, chère amante, tout cède au bonheur d'avoir la vertu pour compagne. (*son du cor.*) Déjà la proclamation! comment échapperont-ils à tous les dangers?... Elisabeth! chère et malheureuse Elisabeth!... infortuné Stanislas!... que le ciel écarte vos pas de la route d'Irsam. (*M.*)

SCENE XIII.

ALEXIS, STANISLAS.

(*Il est en habit d'hermite, paraît sur les rochers, se traînant avec peine et arrêté par les vents et l'orage. La tempête éclate.*)

ALEXIS

Les élémens conjurés, le deuil de la nature retracent l'état de mon cœur.

STANISLAS, *descendant des rochers.*

Dieu des tempêtes, ne frappe que moi ; épargne mon Elisabeth. Fais moi trouver ma fille et termine mes jours.

ALEXIS.

Un hermite ! juste ciel !... mais il est seul !

STANISLAS.

Qui que vous soyez, prenez pitié de ma misère. Soulagez un infortuné.

ALEXIS.

Quels sons de voix ! quels traits !

STANISLAS.

Jeune homme, ne craignez rien : je suis un vieillard malheureux.

ALEXIS.

Mes yeux m'abusent-ils ?

STANISLAS.

Oh ! ne reculez pas devant moi. Je suis un père infortuné; je meurs de lassitude et de faim.

ALEXIS, *le reconnaissant.*

Stanislas !

STANISLAS, *de même.*

Alexis !... O Dieu consolateur !

ALEXIS.

Vous, Stanislas !... Vous ici !... Malheureux, vous courez à votre perte ; on suit vos traces ! père d'Elisabeth... les dangers, la mort vous environnent.

STANISLAS.

Je sais tout... Ah ! qu'on m'arrache la vie ; mais que je retrouve ma fille... Je la veux, je la cherche, je la demande; qu'elle vienne, que je la voie et que j'expire dans ses bras !... Elle m'a fui, elle m'a quitté. C'est pour ma délivrance, pour ma grace. Elle a traversé les déserts... et moi, son père infortuné, je me traîne sur ses pas, au milieu des torrens, malgré le feu terrible des tempêtes ; je gravis jusqu'au plus haut des monts. Ces volcans enflammés, les élémens confondus, la destruction qui embrassent l'immensité, ont des charmes pour moi. J'entrevois, dans cet affreux désastre, une mort certaine, cette mort que je désire enfin, je l'attends... Mais, vain espoir, la foudre épargne ma tête, les abîmes se ferment sous mes pas, et je rentre dans la vie, toujours plus malheureux, redemandant encore ma fille aux échos des forêts, à la cime des monts, aux torrents, aux orages, à tout ce qui respire dans la nature entière . . . à toi, cher Alexis, noble et vertueux Alexis !... ma fille ! rends moi ma fille, mon Elisabeth !

ALEXIS.

Malheureux vieillard ! rappelez votre courage !

STANISLAS.

Hélas ! je n'en ai point pour tant de maux ! ma fille n'est plus ! elle aura succombé.... J'avais un ami... il voulut partager mes dangers, mes fatigues ! je pleure sa mort !

ALEXIS.

Que dites-vous ? cet hermite qui vous a suivi...

STANISLAS.

Il n'est plus ! vous m'en voyez porter les tristes dépouilles ; il l'a exigé, il a cru que ce déguisement favoriserait ma fuite. Couvrez-vous, ma-t-il dit, de mes vêtemens. Bientôt, mon cher Stanislas, je n'en aurai plus besoin. Vous le voyez, le flambeau de ma vie est prêt à s'éteindre ; faites moi jouir de ma dernière heure, en me promettant, au nom de l'amitié, de remplir l'obligation sacrée que je vous impose. Que j'emporte au tombeau la douce certitude qu'en vous dérobant à la vengeance de vos ennemis, ces dépouilles grossières vous aideront à retrouver cette fille chérie, votre tendre Elisabeth... Peu d'instant après, mon malheureux ami ferma les yeux, et s'endormit d'un sommeil éternel ! .. Je me suis donc acquitté du devoir le plus cher à mon cœur, en exécutant les dernières volontés de l'homme qui, après avoir consacré sa vie à faire le bien, voulut encore, après sa mort, servir l'amitié et l'infortune. (*Urloff arrive.*)

ALEXIS.

Dieu !... mon père !... fuyez... S'il vous voit, vous êtes perdu !... Prenez la route de la forêt !... Fuyez ! fuyez !

(*Il entraîne Stanislas.*)

SCENE XIV.

ALEXIS, URLOFF, Troupe de chasseurs.

URLOFF.

On a vu errer dans ces montagnes un hermite étranger à ces cantons. Serais ce le compagnon de Sobiesky ?... son complice, celui qui a facilité son évasion ?... (*aux gardes.*) Allez ; vous sur la route de Moscou ; vous, au carrefour du bois ; vous, au sentier derrière le bourg. Que le traître n'échappe point à votre vigilance ; qu'il me soit amené. Je ne quitterai point ces lieux qu'il ne soit en mon pouvoir... Allez... Vous, Alexis, suivez moi.

(*Ils sortent tous de différens côtés.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente l'intérieur de l'auberge ; deux portes au fond. Salon propre, mais d'une hôtellerie. Deux chaises.

SCENE PREMIERE.

CATHERINE, NICOLAS.

NICOLAS.

Les voilà heureusement partis !

CATHERINE.

Oui ; mais par quel tems ? mon pauvre Pétrusko !

NICOLAS.

Oh ! quand il s'agit de rendre service, il ne connaît ni dangers, ni marche de nuit, ni glaçons ; d'ailleurs, il conduit son Élisabeth.

CATHERINE.

L'infortunée ! comment supportera-t-elle cette route ?

NICOLAS.

Elle n'est pas longue par la traverse ; mais c'est un chemin de possédé ; surtout avec ses ouragans. Et puis le passage de la Néva, c'est impossible ; je leur ai dit : ils seront obligés de retourner.

CATHERINE.

Que dis-tu là ? tu me fais trembler ! Cet Urloff, ce gouverneur qui s'installe dans cette maison, qui en dispose pour ses agens, comme de la sienne ; ces soldats qui l'environnent et qui cherchent...

NICOLAS.

Taisez-vous ; le v'là ce sournois de gouverneur et son fils.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, URLOFF, ALEXIS.

URLOFF.

Non, mon fils, non ; vous êtes très-imprévoyant. Cette maison est un réceptacle : mon soupçon est fondé.

NICOLAS, *à part.*

Sa figure me fait peur !

URLOFF.

Eh bien, madame?

CATHERINE.

Eh bien, monseigneur?

URLOFF.

Vous n'avez donc vu personne?... aucun renseignement à me donner?

ALEXIS, *à son père.*

Cette femme n'a pas d'intérêt...

URLOFF.

Votre crédulité est toujours extrême, et vos conjectures absurdes. (*à Catherine.*) Votre époux est parti pour Moscou.

CATHERINE.

Oui, monseigneur.

NICOLAS.

Pardine, il est allé aux provisions.

URLOFF.

Par le tems le plus affreux, à l'approche de la nuit?

ALEXIS.

Il veut profiter d'une circonstance aussi favorable. Les fêtes qui auront lieu demain...

URLOFF.

Comme vous êtes informé de tous ces détails!

CATHERINE.

Oh! nous sommes connus, grace au ciel!

URLOFF.

Cet hermite voyageur, ce compagnon de Stanislas, est peut-être de la connaissance de votre époux; ils sont sans doute en route ensemble?

CATHERINE.

Mon mari est en route tout seul, et pour ses affaires.

URLOFF, *à part.*

Ou pour celle des autres.

NICOLAS.

Est-ce que mon parrain connait des hermites?

URLOFF.

Faites retirer ce valet.

CATHERINE.

Nicolas, sortez.

NICOLAS, *s'en allant.*

O le villain homme!

URLOFF.

Tout accroit ma défiance!

ALEXIS.

Pardon, mon père, mais je n'en vois pas le sujet.

URLOFF.

Mon fils, on ne saurait prendre trop de précaution Cette auberge est la seule dans ses environs ; elle est sur la route : elle a plusieurs issues ; et l'hermite observé, désigné, n'est pas encore en notre pouvoir. (*on frappe à la porte.*)

CATHERINE.

Qu'est-ce que c'est !

URLOFF.

Voyez.

CATHERINE.

Qui frappe à l'heure qu'il est ?

URLOFF.

Voyez, vous dis-je, ouvrez : c'est sans doute un de mes agens.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, PÉTRUSKO, ÉLISABETH, Soldats.

CATHERINE, *en dedans.*

Qui est là ? que voulez-vous ?

PÉTRUSKO, *en dehors.*

C'est moi, c'est Pétrusko ; ouvre.

CATHERINE.

Est-ce bien toi, mon ami ?

PÉTRUSKO.

Ouvre donc.

URLOEF.

Ouvrez.

PÉTRUSKO.

Monseigneur...

ALEXIS.

Elisabeth !

ÉLISABETH.

Alexis !

URLOFF.

Quelle est cette femme ?

LE SERGENT.

Gouverneur, vos ordres sont de conduire ici tout voyageur... Celui-ci s'est dit le maître de cette maison.

CATHERINE.

Et il n'a pas menti ; mon cher Pétrusko !

LE SERGENT.

Cette fille était avec lui ; nous avons suivi la consigne.

PÉTRUSKO.

Merci, mes amis, merci ; escorter jusque chez lui un au-

bergiste et sa servante, c'est un honneur auquel ils ne s'attendaient pas.

URLOFF.

Quelle est cette jeunne personne?

PÉTRUSKO.

Je vous l'ai dit, monseigneur, c'est ma servante.

CATHERINE.

Nous la chérissons comme notre enfant.

ALEXIS.

Juste ciel!

URLOFF.

Mademoiselle?...

PÉTRUSKO.

Réponds donc à monseigneur, Marguerite; c'est le comte Urloff, le gouverneur de Moscou.

ÉLISABETH, *à part.*

Je suis perdue! (*haut.*) M. le Comte me fait beaucoup d'honneur.

URLOFF.

Son maintien, le son de sa voix n'annoncent pas une naissance commune.

CATHERINE.

Oh! nous lui avons donné de l'éducation.

URLOFF, *à Elisabeth.*

Et vous suiviez votre maître à Moscou?

ÉLISABETH.

Mon devoir me le commandait.

URLOFF.

Ce n'est ni le regard, ni le ton d'une fille d'auberge.

PÉTRUSKO.

Oh! je vous le dis, elle a été bien élevée: ses parens ont eu des malheurs; c'est ce qui fait que...

URLOFF.

Quel est votre nom, aimable enfant?

PÉTRUSKO.

Marguerite Rosensky, monseigneur.

ALEXIS, *à part.*

Dieu! soutiens sa noble assurance!

URLOFF, *à Pétrusko.*

Ce n'est pas à vous que je m'adresse. (*à Elisabeth.*) Depuis combien de tems êtes vous ici?

PÉTRUSKO.

Je l'ai tenue sur les fonds de baptême; je suis son parrain. Nous l'avons adoptée.

URLOFF.

Je vous répète que c'est à elle...

ÉLISABETH.

Oui, monsieur, voilà mes bienfaiteurs.

URLOFF.

Non! ces réponses, cette figure n'appartiennent point à cet état.

PÉTRUSKO.

Aussi ces gages sont doublés depuis quelques jours!... Si vous saviez comme elle est attentive, laborieuse, modeste! Oh! vrai, foi de Pétrusko, je ne la donnerais pas pour un monceau d'or : c'est un trésor dans ma maison.

ALEXIS, *à part.*

Quel moment!

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, NICOLAS.

NICOLAS, *accourant.*

Ah! mon dieu, que de soldats autour de l'auberge!... ah! v'là le bourgeois avec mademoiselle Elisa...

PÉTRUSKO.

Veux-tu bien te taire; va-t-en.

URLOFF.

Non, reste; j'ai besoin de tout le monde.

NICOLAS, *à part.*

J'avais bien dit, moi, qu'ils ne pourraient pas traverser.

URLOFF.

Mademoiselle Elisa... et vous l'appelez d'un autre nom?

PÉTRUSKO.

Elle en a deux ou trois; que sais-je?

NICOLAS.

Ma foi, comme elle n'est ici que depuis...

URLOFF.

Depuis?... Achevez.

PÉTRUSKO.

Depuis...

URLOFF.

Hé bien?

PÉTRUSKO.

Il y a si long-tems!

ÉLISABETH.

C'est depuis la perte de mes parens, que ces braves gens ont pris soin de moi.

NICOLAS, *bas.*

Tiens, est-ce qu'il est mort son père.

CATHERINE.

Te tairas-tu ?

URLOFF.

Elle est orpheline ?

ALEXIS, *à son père.*

Elle fait éprouver à tous l'intérêt qu'elle vous inspire.

URLOFF, *à son fils.*

Un autre intérêt nous occupe ici ; tout est gardé heureusement !... Mais cette maison m'est suspecte... (*haut.*) Je veux que cette hôtellerie soit visitée.

PÉTRUSKO.

Monseigneur, je ne demande pas mieux.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, Le même SERGENT.

URLOFF.

Arrosky, qu'une exacte perquisition soit faite à l'instant dans ce logis : qu'il soit parcouru dans tous ses détours.

PÉTRUSKO.

De fond en comble, monseigneur ; me voilà prêt. Ma lanterne ?

CATHERINE, *allant la chercher.*

Oui, mon ami.

URLOFF.

Que l'inspection soit générale ; je veux y présider moi-même. Vous, Alexis, n'abandonnez point cette place.

SCENE VI.

ELISABETH, ALEXIS.

ALEXIS.

La providence nous sert !

ÉLISABETH.

Mon espoir ! mon appui ! généreux Alexis !

ALEXIS.

Ma chère Elisabeth, je vous revois, je vous entends ; je sais tous vos sacrifices, vos terreurs, votre dévouement ; ne tremblez pas ; ne redoutez rien.

ELISABETH.

Mon père languit loin de moi ; il est dans l'horreur des déserts, dans le fond de la Sybérie, et les barbares cherchent sa fille. Oh ! que je dois d'actions de grâces au ciel, à vos bontés, à Pétrusko, à mon sauveur !

ALEXIS.

C'est bien moins vous, Elisabeth, que votre respectable père, qu'on cherche et qu'on poursuit ici.

ELISABETH.

Ici !

ALEXIS.

Je vais vous accabler ; écoutez-moi sans frémir.

ELISABETH.

Parlez.

ALEXIS.

Rappelez tout votre courage, toutes vos forces, votre héroïsme filial.

ELISABETH.

Achevez, de grace, achevez. Je suis née dans les douleurs; le sort, les tourmens, la mort même, n'ont plus rien d'effrayant pour moi.

ALEXIS.

Apprenez donc la terrible vérité : votre père est auprès de vous.

ÉLISABETH.

Ciel !

ALEXIS.

Vous m'avez promis le courage.

ÉLISABETH.

Vous voyez... je tiens ma promesse... Tout mon sang est là !... mon père...

ALEXIS.

Est sans danger en ce moment ; dans la forêt qui borde le fleuve, dans un réfuge choisi par moi. Votre fuite a causé la sienne. Je l'ai vu, je lui ai parlé ; les dépouilles de l'hermite couvrent, cachent Stanislas.

ÉLISABETH.

Je n'ai plus de père ! je l'ai perdu ! je l'ai livré à ses bourreaux ! Je suis près de lui, dites-vous ? je retrouve Alexis, et tout s'anéantit pour moi !

ALEXIS.

De la persévérance, Elisabeth; dissipez cet effroi, il nous serait fatal. Vous avez mes soins et mon cœur ; ma vie est à vous.

ÉLISABETH.

Stanislas auprès de ses assassins !... Alexis ! Alexis ! tombons aux genoux de votre père : désarmez son courroux, nommez-moi.

ALEXIS.

Que dites-vous ?

ÉLISABETH.

Je frissonne, je suis sans espoir, je m'égare ; je n'arriverai

point à Moscou. Les barbares vont le frapper. Ah ! que je le revoie ! guidez-moi vers lui, que je l'entende encore, que je l'embrasse, et que j'expire sur son cœur !

ALEXIS.

Ah ! je n'attendais pas de vous l'imprudence et le désespoir.

ÉLISABETH.

Pardonnez, pardonnez, généreux Alexis ! je ne suivrai que vos conseils, je n'espere qu'en vous ; mais vous me rendrez mon père !

ALEXIS.

On vient ; contraignez-vous !

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, URLOFF, PÉTRUSKO, Soldats.

PÉTRUSKO.

M. le Gouverneur s'est contenté, il connaît à présent ma maison aussi bien que moi ; tout a été visité, caveaux, souterrains, greniers, tout, jusqu'à l'hangard.

URLOFF.

Telle a été ma volonté.

PÉTRUSKO.

Je ne vais pas à l'encontre, monseigneur ; mais nous ne sommes pas faits pour cacher le monde.

URLOFF.

C'est votre intérêt, et même votre salut. (*à part.*) Personne ne peut arriver dans ce canton, ni en sortir sans être sévèrement observé.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, POLOSKY.

URLOFF.

D'où vient cet rumeur ?

PETRUSKO.

Qui nous arrive-t-il ?

POLOSKY.

Seigneur...

URLOFF.

Eh bien, Polosky ?

POLOSKY.

L'hermite est arrêté, on l'amène. (*Elisabeth se trouve mal.*)

URLOFF.

Qu'est-ce que c'est ?

ALEXIS.

Dieux !

PETRUSKO.

Oh ! elle est sujette à ces défaillances. La pauvre enfant a passé la nuit dernière aux préparatifs de la maison, elle tombe de sommeil. . Voulez-vous me permettre de l'emmener, monseigneur. (*il sort avec elle et sa femme.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, POLOSKI, STANISLAS.

URLOFF.

Voilà l'hermite.

POLOSKY.

Il a été saisi dans le bois d'Uvernse.

STANISLAS.

Où me conduisez-vous ? que voulez-vous de moi ?

POLOSKY.

Voilà le gouverneur de Moscou, le comte Urloff ; c'est à lui que tu vas répondre.

STANISLAS, *à part.*

O justice éternelle !

ALEXIS, *à part.*

Voilà son arrêt.

URLOFF.

Qu'as-tu fait de Stanislas, de ce criminel que tu accompagnais ?

STANISLAS.

Je n'ai point accompagné de criminel.

URLOFF.

Tu as suivi Stanislas depuis Saïnka jusqu'ici; tu as protégé sa fuite.

STANISLAS.

Je ne puis protéger personne.

URLOFF.

Livre-moi, Sobieski, ou tu deviens son complice ! Où l'as-tu caché ? où t'attend-il ?

STANISLAS.

Je ne l'ai point caché.

URLOFF.

Que faisais-tu dans cette forêt ? ou allais-tu ?

STANISLAS.

Chercher un abri.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, PÉTRUSKO, ALEXIS.

URLOFF.

Tu vas en avoir un, je m'en charge... Misérable! tu as pu favoriser...

PÉTRUSKO, *avec une gaîté feinte.*

Eh! c'est le voisin! l'hermite du Mont-Elma!

STANISLAS, *à part.*

Que dit-il?

URLOFF.

L'hermite du Mont-Elma!

PÉTRUSKO.

Oui, celui de cette coline, à une portée de fusil de cette maison; c'est un voisin, un ami, une pratique. Il vient nous voir tous les jours; il nous porte bonheur. Oh! monsieur, c'est un ancien, un brave homme! Mais qui vous a donc retardé aujourd'hui, frère Adrien, par un tems comme celui-là?

STANISLAS.

Ces hommes m'ont arrêté... (*à part.*) Quel est son dessein?

URLOFF.

Il est de votre connaissance?

PÉTRUSKO.

Comment! il est d'ici à côté; nous sommes à deux pas l'un de l'autre.

URLOFF.

Je sais que l'hermitage n'est pas loin.

ALEXIS, *à part.*

A merveille!

PÉTRUSKO, *à Stanislas.*

Voulez-vous vous reposer? prendre quelque chose? une croûte, un verre de vin?

STANISLAS.

Je rends grâce à votre bon cœur.

URLOFF.

C'est l'hermite du Mont-Elma!

PÉTRUSKO.

Nous ne pourrons nous revoir, mon cher frère, qu'à notre retour de Moscou, après les fêtes du couronnement, si Dieu et le tems nous le permettent. Le petit voyage avec ma bonne Marguerite... Femme! Catherine! du vin!

CATHERINE, *de loin.*

J'y suis.

PÉTRUSKO.

Le frère Adrien! Dépêche toi : un morceau sur le pouce et deux verres ; je veux boire avec lui à la santé de monseigneur, à celle de M. le comte Alexis, à la sienne, et à celle de ces messieurs, s'ils veulent bien le permettre.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, CATHERINE.

CATHERINE.

Voilà... Ah ! vous voilà bien tard, frère Adrien.

PÉTRUSKO.

Vaut mieux tard que jamais, à la garde de Dieu ! Allons, mon frère, buvons un coup.

STANISLAS.

Je suis pénétré dans votre accueil.

URLOFF, *a Polosky.*

Et vous m'annonciez une capture ?

POLOSKY.

C'est l'hermite que nous avons rencontré.

PÉTRUSKO.

Ah ! vous croyez peut-être que c'était celui qui a accompagné l'exilé fuyard ?... Ah ! mon dieu, que de méprise !

ALEXIS, *à part.*

Quel homme !

PÉTRUSKO, *buvant.*

Monseigneur, voulez-vous bien permettre ? à la vôtre, frère Adrien.

STANISLAS.

A la vôtre, mon digne ami, et que le ciel la conserve à jamais.

URLOFF, *à part.*

Le Mont-Elma n'est qu'à deux pas d'ici ; il n'y a rien à négliger ; il faut tout voir, être sûr de tout. Personne ne peut sortir d'ici ?

POLOSKY.

J'en ai donné l'ordre.

URLOFF.

Un instant me suffit pour m'assurer de la vérité. (*à Polosky.*) Suivez-moi. (*ils sortent.*)

SCENE XII

STANISLAS, ALEXIS, PÉTRUSKO.

ALEXIS, *à Pétrusko.*

Brave homme ! (*à Stanislas.*) Sobiesky !

STANISLAS, *à Pétrusko.*

Généreux appui !

PÉTRUSKO.

Prenez garde.

ALEXIS.

Que de dangers !

STANISLAS.

Ce n'est pas pour moi que je crains, c'est pour ma malheureuse fille. Elle est errante ! elle périt ! où est-elle ? qui me la rendra ?

PÉTRUSKO.

Moi. Mais pour un instant, un seul instant ; après, séparez-vous, fuyez.

STANISLAS.

Vous allez me rendre mon Elisabeth ?

ALEXIS.

Oui, Stanislas, elle est ici.

STANISLAS.

Elle est ici !

ALEXIS.

Venez, venez, Elisabeth ; embrassez votre père.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ELISABETH, CATHERINE.

ÉLISABETH.

C'est lui ! je vous revoie !

STANISLAS.

Ma fille !

PÉTRUSKO.

Quel spectacle !

ALEXIS.

O ciel ! protège la vertu !

ÉLISABETH.

Le voilà, le voilà, mon malheureux père !

STANISLAS.

Tu m'avais quitté.

ÉLISABETH.

Je venais vous sauver, et vous vous livrez à la vengeance.

ALEXIS.

Je suis avec vous, je mourrai pour vous.

PÉTRUSKO

Que l'entrevue ne soit pas longue, de grâce, au nom du ciel ; nous sommes entourés, on peut venir.

STANISLAS.

Encore un moment !

PÉTRUSKO.

Mais qu'il soit court, je vous en conjure au nom de vos jours précieux ! Si Polosky retournait sur ses pas ! Ma femme, monte, observe du côté des glaciers ; moi, je vais me poster à la lucarne du balcon.

SCENE XIV.

STANISLAS, ALEXIS, ELISABETH.

ÉLISABETH.

Je vous presse encore sur mon sein ! mais dans quels lieux ? à quel instant ? sous quels lambeaux ? O Dieu clément ! sauvez mon père !

ALEXIS.

Rentrez, Elisabeth, rentrez ; il n'a pas été reconnu ; je guiderai ses pas. N'exposez pas sa vie.

ÉLISABETH.

Sa vie ! qu'avez-vous dit ?

STANISLAS.

Mon Elisabeth !

ÉLISABETH.

Moment cher et fatal ! ô douce et terrible réunion ! je vous vois, je vous entends, je renais au bonheur et j'expire d'effroi ! (*à Alexis.*) La vengeance le poursuit, et la mort l'environne !

ALEXIS.

Fuyez, Elisabeth !

ÉLISABETH.

Que je l'embrasse encore une fois !

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, PÉTRUSKO, ensuite URLOFF, POLOSKY, Le véritable HERMITE.

PÉTRUSKO.

Les voilà, les voilà, séparez-vous, fuyez... Non, il n'est plus tems.

ÉLISABETH.

Ciel !

URLOFF, *à Pétrusko.*

Eh bien, où est cet hermite du Mont-Elma ?

PÉTRUSKO.

Le voilà, monseigneur.

URLOFF.

Oui, voilà celui que vous cachiez ; mais voici le véritable, pour vous confondre. (*à l'Hermite.*) Parlez, voilà celui qui prend votre nom ; voyez.

L'HERMITE.

Il m'est tout-à-fait étranger ; j'habite seul mon hermitage depuis vingt ans.

URLOFF.

Qu'avez-vous à répondre ?

STANISLAS.

Que je ne suis pas celui qui a accompagné Stanislas.

URLOFF

Vous voilà donc découverts!... Emparez-vous de ce traître; il donne asile aux criminels.

PÉTRUSKO.

Moi !

CATHERINE.

Mon mari !

URLOFF.

Soldats , entraînez cet hermite ; c'est le compagnon de Sobiesky ; il n'est pas loin : voilà son complice ; qu'il soit conduit à Moscou.

ALEXIS.

Mon père ne serait-il pas plus prudent de le garder ici, de l'interroger, pour avoir plus sûrement les traces du coupable; si toutes fois il est le compagnon ?...

URLOFF.

En doutez-vous encore ?

ALEXIS.

C'est un infortuné.

URLOFF.

C'est un traître.

TOUS.

Ah ! ciel!

URLOFF.

Mon fils , il ne sagit plus que de chercher, poursuivre Sobieski , je vous en charge , vous m'en répondez. Vous , Polosky, suivez votre colonel , ne le quittez point ; allez. (*aux soldats.*) Vous , entraînez ces perfides. (*on les entraîne.*)

ÉLISABETH.

C'en est donc fait !

CATHERINE.

Mon cher Pétrusko !... ma pauvre enfant , tout est perdu.

ÉLISABETH.

Non, non, le ciel me soutient et m'inspire, il n'abandonnera pas la vertu !.. O dieu , protecteur de l'innocence ! j'implore ton appui. Conserve encore un jour ma force, mon courage , et guides mes pas vers Moscou.. il n'est plus de rochers , de précipices , de torrens ; je veux , je dois sauver mon père !

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente une grande place. Une tour ou forteresse à droite ; à gauche le palais du gouverneur. On voit le reste des illuminations sur la tour et sur le palais, ainsi que sur les balcons Il est nuit ; le jour paraît par dégrés. Six heures sonnent. Le tambour se fait entendre.

SCENE PREMIERE.

ALEXIS, POLOSKY.

POLOSKY.

J'AI l'ordre du gouverneur, du comte Urloff, de votre père ; quel sacrifice exigez-vous de moi ?

ALEXIS.

L'humanité.

POLOSKY.

C'est trahir mon devoir.

ALEXIS.

C'est sauver la vertu.

POLOSKY.

Observez donc, mon colonel, que Stanislas est dans les fers.

ALEXIS.

Oui, dans les cachots, dans cette tour.

POLOSKY.

Vous savez qu'il est reconnu, que la femme de l'aubergiste Pétrusko a tout déclaré, tous révélé pour la délivrance de son mari.

ALEXIS.

Oui, Pétrusko va être libre, grace au ciel.

POLOSKY.

Vous n'ignorez pas que le tribunal convoqué cette nuit, va prononcer dans cette tour la sentance de Stanislas.

ALEXIS.

Oui, je sais aussi bien que vous que l'innocence est sous le glaive. Je ne demande point de sacrifice à vos devoirs, j'en demande à votre pitié. Il ne s'agit que d'Elisabeth ; mon honneur et le ciel me chargent de son père.

POLOSKY.

Elisabeth est désignée dans la déclaration de l'épouse de Pétrusko ; elle est poursuivie ; on la suit à Moscou.

ALEXIS.

Oui, l'amour filial brave tout ; mais c'est vous qui l'a faite poursuivre.

POLOSKY.

Par les ordres de votre père.

ALEXIS.

Vous qui pouvez fermer les yeux sur cette victime innocente d'un dévouement surnaturel.

POLOSKY.

Colonel, mon cœur vous entend Je la plains et l'admire... mais je suis soldat. L'ordre impérieux est donné ; demandez moi mon sang, ma vie, elle est à vous ; mais je suis commandé.

ALEXIS.

Par l'injustice et par la rage.

POLOSKY.

Prenez garde, monsieur le Comte ; on relève les postes, et le conseil terrible est là... N'oubliez pas que le gouverneur veille, et que votre père est mon chef.

ALEXIS.

Non, je n'oublie rien. Venez, quittons ces lieux ; votre prudence et votre cœur m'assurent de vous, venez.

POLOSKY.

Je ne le puis : je dois, avant l'aube du jour, recevoir de nouveaux ordres du gouverneur, et la sixième heure a sonné.

ALEXIS, *s'en allant.*

Polosky, je compte sur vos soins.

POLOSKY.

Puis-je douter que Stanislas ne soit sacrifié ? . . . Elisabeth et l'honneur de son sexe... Mais dois-je oublier mes devoirs, les ordres et la discipline ?... Allons trouver le gouverneur dans la chambre secrète où le conseil est assemblé.

SCENE II.

ÉLISABETH, *paroissant accablée..*

Que cette nuit est longue et terrible !... Avance le jour, ô mon Dieu... Mon sang se glace dans mes veines !... la fatigue m'accable et m'anéantit !

SCENE III.

ÉLISABETH, URLOFF, POLOSKY.

ÉLISABETH.

Quel bruit !... On vient de ce côté.

UROLFF, *à Polosky.*

Je le veux.

ÉLISABETH.

Deux hommes !

URLOFF.

Oh ! tout est découvert, il est reconnu ; grace à tes soins, la femme du bourg nous a tout appris : sa déclaration précipite la perte de Stanislas.

ÉLISABETH.

Stanislas !

URLOFF.

Cette femme nous a bien servi : aussi ai-je donné l'ordre de mettre en liberté Pétrusko son époux.

ÉLISABETH.

Pétrusko !... Quentends-je ?... quel son de voix !

POLOSKY.

Monseigneur !...

ÉLISABETH.

Le gouverneur et son agent !

URLOFF.

Que la fille, reçue et cachée par cet aubergiste, soit cherchée, trouvée et amenée aujourd'hui. . Elle prétend solliciter la grace de son père ; qu'on la conduise secrètement dans mon palais sitôt qu'elle sera saisie.

ÉLISABETH.

O quel horreur !

POLOSKY.

Je n'ai point oublié vos ordres, et je vais me hâter...

URLOFF.

Un moment.

ÉLISABETH.

Veille sur nous, grand Dieu !

URLOFF.

Je n'ai voulu vous parler en particulier, que pour le point le plus important. . . L'identité est formelle, l'arrêt va se prononcer.

ÉLISABETH.

L'arrêt !

URLOFF.

Je rentre au tribunal.

ÉLISABETH.

Au tribunal !

URLOFF.

Qu'aussitôt après la sentence, sans forme, sans appareil, sans retard... la marche soit prompte et soudaine; pressez le supplice. Que l'exécution suive l'arrêt, comme la foudre suit l'éclair.

POLOSKY.

J'obéirai, seigneur. (*il sort, le Gouverneur rentre.*)

ÉLISABETH, *tombant sur un banc.*

Dieu ! reçoit mon dernier soupir !

SCENE IV.

ÉLISABETH, Soldats.

ÉLISABETH, *sanglottant.*

Il est perdu ! Dieu, Dieu, secourez moi !

LE SERGENT.

Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que j'entends ? qu'elle est donc cette femme ! Le jour paraît à peine...

ÉLISABETH.

O qui que vous soyez, ne me repoussez pas !

LE SERGENT.

D'où venez-vous ? qui êtes-vous ? Que faites-vous dans ce lieu ?... Suivez-nous à l'instant.

ÉLISABETH.

Daignez m'entendre.

LE SERGENT.

C'est le Gouverneur qui vous entendra.

ÉLISABETH.

Toujours opprimés ! toujours sans appui !

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, PÉTRUSKO.

ÉLISABETH.

Ah ! mon cher bienfaiteur !

PÉTRUSKO, *au sergent.*

Que faites vous ?... Ma chere enfant !... De quel droit l'entraînez-vous ? Pourquoi cette iniquité, cette violence.

LE SERGENT.

Nous l'avons trouvée sur cette place, et nous avons ordre... La connaissez vous ?

ÉLISABETH.

Le ciel m'a donc encore envoyé mon sauveur !

PÉTRUSKO.

Si je la connais ! c'est ma fille. N'étais-je pas dans cette tour, le Gouverneur ne m'en a-t-il pas fait sortir? Ma fille l'ignorait, elle venait solliciter pour moi; quoi d'extraordinaire dans tout cela. Ne me reconnaissez vous pas ! je suis le même de tantôt. Il n'y a pas deux heures qu'on m'a conduit dans votre corps-de garde, de là dans l'affreuse tour ; vous m'y avez vu entrer, en sortir, être délivré, regardez moi bien.

LE SERGENT.

C'est bien vrai, c'est lui.

PÉTRUSKO.

Respectez donc une fille qui cherche, qui demande et qui retrouve son père.

LE SERGENT.

Nous sommes bien convaincus de la vérité de ce que vous dites, je vous reconnais bien, c'est vous qui êtes sorti de prison ; mais ma consigne...

PÉTRUSKO.

Est de me rendre ma fille sur-le-champ, ou le colonel Alexis, qui m'honore de ses bontés et que je quitte à l'instant même, vous fera bientôt repentir...

LE SERGENT.

Le colonel Alexis !... Monsieur, voilà son père, je fais mon devoir ; plaignez-vous à lui. (*le jour a paru.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, URLOFF.

URLOFF.

Pourquoi ce bruit ? quelle est cette rumeur ?

ÉLISABETH, *à part.*

O destinée !

LE SERGENT.

Monseigneur, nous avons trouvé...

PÉTRUSKO.

Monsieur le Gouverneur, vous m'avez rendu la liberté ?

URLOFF.

Oui.

LE SERGENT.

Vous avez donné des ordres pour arrêter quiconque serait apperçu dans la nuit, et sa fille, que voilà....

URLOFF.

Sa fille !

PÉTRUSKO.

Oui, monseigneur, la fille de mon auberge ; elle venait pour savoir... Vous l'avez vue au bourg ; elle est à mon service.

URLOFF, *à part.*

C'est la fille de Stanislas ! (*haut.*) Je veux changer son sort ; elle m'intéresse vivement. Conduisez-là dans mon palais.

ÉLISABETH.

Non, non, je ne veux pas quitter...

PÉTRUSKO.

Monsieur le Gouverneur...

URLOFF, *aux soldats.*

Conduisez-là, vous dis-je.

ÉLISABETH.

Mon père !... Pétrusko.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, excepté ÉLISABETH.

PÉTRUSKO.

M'est-il permis d'observer à votre excellence ?...

URLOFF.

N'observez plus rien ; contentez-vous d'être libre, et félicitez-vous sur-tout que chacun de vos délits me soit utile, et me fournisse l'occasion de vous pardonner.

PÉTRUSKO.

Seigneur !

URLOFF.

C'en est assez, retirez-vous.

PÉTRUSKO, *sortant.*

Allons trouver le comte Alexis... Dieux ! veille sur cette infortunée !

SCENE VIII.

URLOFF, POLOSKY, Soldats.

URLOFF.

Venez, Polosky ; vos mesures ont été promptes, vos agens vous ont secondés.

POLOSKY.

J'ai vainement.

URLOFF.

Tout nous a servi, le traître est condamné, et sa fille est là !...

POLOSKY, *à part.*

Dieux !

URLOFF.

Vous avez tout prévu, tout disposé ?

POLOSKY.

J'ai donné les ordres nécessaires.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, STANISLAS, Soldats.

URLOFF.

Je suis vengé ! il va périr !

STANISLAS.

Comte Urloff, je marche au supplice ; bientôt j'aurai vécu ; mais tu mourras long-tems !

URLOFF.

N'accuse que toi de ta perte ; les forfaits ne restent jamais impunis.

STANISLAS.

Non, non ; la colère céleste les atteint tôt ou tard ; l'ombre de Stanislas te l'apprendra ; elle te cherchera, te poursuivra partout : tu ne pourra faire un pas sans la rencontrer ; ses mânes irrités s'élèveront sans cesse contre toi ; le dieu des vengeances imprimera sur ton front ces mots terribles : point de repos pour les assassins !... les vêtemens qui te couvrent, le sol où poseront tes pieds, tous les lieux enfin que tu souilleras de ta présence, porteront l'empreinte du sang que tu auras fait répandre ! tu t'en repaîtras à loisir, et cette image sanglante, en frappant tes regards criminels, attestera d'avance le supplice qui t'attend dans l'éternité.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, ALEXIS.

ALEXIS, *accourant.*

Arrêtez, arrêtez, on vous trompe : Stanislas est en mon pouvoir ; je viens de le faire saisir. Cet homme est un de ses partisans, c'est un imposteur dévoué, c'est le compagnon du rébelle ; il s'immole à Sobiesky, il prend son nom : il s'est dit Stanislas pour le soustraire à l'échafaud, son sacrifice est grand, son dévouement généreux ; mais il n'en est pas moins coupable envers l'état, puisqu'il veut dérober la tête d'un grand criminel à la juste vengeance des lois.

URLOFF.

Qu'entends-je ?

STANISLAS, *à part.*

O généreux accusateur ! (*haut.*) Juste ciel !

ALEXIS.

N'invoque pas le ciel, il n'écoute point l'imposture. Non, tu n'est pas Sobiesky ; il est arrêté par mon ordre ; on va l'amener à l'instant. (*le canon se fait entendre.*) Soit fanatisme, trahison, politique ou reconnaissance, cet homme vous a

trompés tous... (*à Urloff.*) Suspendez l'arrêt, différez sa mort; c'était pour sauver Stanislas.

URLOFF.

Dont la fille est en mon pouvoir.. (*aux soldats.*) Qu'on l'amène devant ce coupable, qui a juré de n'avoir point accompagné ses pas.

STANISLAS, *à part.*

Ma fille entre les mains du crime ! ah ! c'est mourir mille fois avant le coup fatal.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDEN, ÉLISABETH.

ÉLISABETH, *allant à Stanislas.*

Ciel ! mon père au milieu des bourreaux !

URLOFF.

Son père !

STANISLAS.

Elisabeth.

ÉLISABETH.

On ne m'arrachera plus de vos bras ; je veux mourir avec mon père !

STANISLAS.

Ouvrez-nous le même tombeau ; tyrans, frappé vos deux victimes !

URLOFF, *à Alexis.*

Perfide ! vous veniez les sauver !

ALEXIS

C'est vous, que je sauvais du crime et du remords !

URLOFF.

Fils coupable ! sors de ma présence.

ALEXIS.

Frappez, reprenez ma vie.... (*On entend le canon.*) Voici l'Empereur.

ÉLISABETH.

L'Empereur, ô mon père !

URLOFF, *aux soldats.*

Soldats, exécutez la loi, conduisez le coupable. (*Les soldats les séparent.*)

STANISLAS.

O ma fille ! (*On l'entraîne.*)

ÉLISABETH.

Barbares, arrêtez !

URLOFF.

Hâtez-vous, Polosky. (*On entend le canon.*)

ALEXIS, *remontant le théâtre.*

Elisabeth, voilà le Czar !

ÈLISABETH.

Mon souverain !

URLOFF, *aux soldats.*

Eloignez cette femme !

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, L'EMPEREUR, Suite.

PÉTRUSKO, *accourant.*

Sire, sire, justice !.. Comte Alexis, achevez votre ouvrage.

ÉLISABETH.

Grâce, pour mon malheureux père !

URLOFF.

Faites retirer cette femme !

L'EMPEREUR.

Qu'on approche ; quelle est cette femme ?

PÉTRUSKO.

Elisabeth, notre monarque vous permet d'aller jusqu'à lui.

ÉLISABETH, *à genoux.*

Mon prince !

L'EMPEREUR.

Que demandez-vous ?... Relevez-vous.

ÉLISABETH.

Non, je reste à vos genoux, j'y attends la mort, ou la grâce de mon père.

L'EMPEREUR.

Infortunée, qui êtes-vous ?

ÉLISABETH.

La fille d'un proscrit.

L'EMPEREUR.

Quel est votre père ?

URLOFF.

Un chef de parti, un exilé qui a rompu son ban.

ÉLISABETH.

Un vieillard condamné, un innocent, un fidèle sujet de Votre Majesté, le malheureux Sobiesky ; il est aux pieds de l'échafaud, et moi j'expire aux pieds du trône !

ALEXIS.

Sire, vous entendez le cri de la vertu !

ÉLISABETH.

Mon père !... mon père !

L'EMPEREUR.

Il vous est rendu.

ALEXIS.

On le mène à la mort.

L'EMPEREUR.

Urloff, c'est vous que je charge du soin de le ramener dans ses bras.

URLOFF.

Sire !....

L'EMPEREUR.

Allez.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté URLOFF.

(*Elisabeth présente un placet à l'Empereur.*)

L'EMPEREUR.

Et vous venez du fond de la Sybérie pour solliciter sa grâce !.. oh ! fille généreuse, honneur de votre sexe ! oui, votre père est libre, ses biens, ses emplois, ma faveur, tout lui est rendu !.. et vous, qui servez si bien l'humanité, je vous accorde une grâce particulière, et vous laisse la liberté de me la demander... vous pouvez sauver encore un proscrit.

TOUS.

Vive le Czar !

ÉLISABETH.

Mon maître !.. mon sauveur !

L'EMPEREUR.

Oubliez vos revers, Elisabeth ; ce jour est un des plus beaux de ma vie.

PÉTRUSKO.

Voilà le gouverneur, le comte Urloff.

ALEXIS, *avec effroi.*

Il est seul !

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, URLOFF.

L'EMPEREUR.

Eh bien, Urloff ?

URLOFF.

Sire, il n'était plus tems.

L'EMPEREUR.

Qu'entends-je ?.... que dites-vous ?

URLOFF.

La triste vérité !... il a pressé lui-même son supplice ; Stanislas n'est plus.

ÉLISABETH.

Ils ont assassiné mon père.

ALEXIS.

O comte Urloff, qu'avez-vous fait.

SCENE XV ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, STANISLAS, POLOSKY.

L'EMPEREUR.

Ce malheureux a demandé la mort.

TOUS.

Le voilà ! le voilà !

STANISLAS.

Oui, Sire, il avait demandé la mort ; mais il vit, il respire, il est aux pieds de Votre Majesté !

ÉLISABETH.

Dieu bienfaiteur ! je renais à la vie ! vertueux père !

STANISLAS.

Ma fille ! mon noble et généreux appui !

L'EMPEREUR.

Et vous m'annonciez son supplice !... quel est ce silence effrayant ? URLOFF.

Polosky m'avait assuré.....

POLOSKY.

Oui, sire, c'est à Polosky, c'est à moi que le comte Urloff ordonnait la précipitation du supplice, quand Votre Majesté l'arrêtait ; il ordonnait la mort, quand vous donniez la vie. Je n'ai feint d'obéir à la vengeance atroce, que pour retarder son horreur.

L'EMPEREUR.

O perfidie ? ALEXIS.

Et il est mon père !

L'EMPEREUR.

Qu'avez-vous à répondre ?

URLOFF.

Que je perdais un ennemi qui jura jadis ma ruine.

L'EMPEREUR.

Ta place est aux lieux dont il sort; les antres de la Sybérie sont pour les tigres et les bourreaux.

ÉLISABETH.

Monarque bienfaisant !

L'EMPEREUR.

Que puis-je pour vous ?

ELISABETH.

Sauver encore un proscrit . . . vous me l'avez permis. . . le comte est père d'Alexis. L'EMPEREUR.

Que me demandez-vous ?

STANISLAS.

Tous les trésors de ta clémence, le pardon de mon ennemi! Voici le beau jour des bienfaits. Le ciel te plaça sur le trône, pour donner un exemple aux rois...(*montrant Alexis.*) Son fils m'a secouru ; j'ai retrouvé ma fille, ma patrie et mon souverain. FIN.

PQ
2154
A35E5

Aude, Joseph
Elisabeth

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY